

Le parti et le don de soi

In: Vingtième Siècle. Revue d'histoire. N°60, octobre-décembre 1998. pp. 35-42.

Abstract

The Party and self-sacrifice, Marc Lazar.

Engagement or commitment means not so much belonging to the Communist Party as a process whose end product is becoming communist. To understand this it's necessary to take into account the conception of the party, the constraints the French Communist Party decreed for its militants, and the type of activities and behavior demanded of them. Nevertheless, this ideal commitment pattern must not hide the varied forms of communist engagement. While the general meaning can be thought of as a special form of religion, it is true that it is going through decisive changes today.

Citer ce document / Cite this document :

Lazar Marc. Le parti et le don de soi. In: Vingtième Siècle. Revue d'histoire. N°60, octobre-décembre 1998. pp. 35-42.

doi : 10.3406/xxs.1998.2756

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/xxs_0294-1759_1998_num_60_1_2756

LE PARTI ET LE DON DE SOI

Marc Lazar

Comment s'engage-t-on au parti et comment devient-on communiste ? C'est en étudiant les contraintes mises en place par la direction, les activités et les comportements qu'elle exige des militants, que Marc Lazar décrit, au-delà du modèle idéal, les formes variées de l'engagement communiste, et jusqu'au point actuel de ses mutations décisives.

Si «l'engagement en politique» signifie exercer une activité organisée au sein d'un parti, ce qui est l'une des définitions de la notion parmi d'autres plus extensives, le communisme en fournit un exemple significatif parce que longtemps il poussa à l'extrême ses différentes implications. L'engagement communiste a d'ailleurs suscité des sentiments antagoniques chez ses adeptes comme chez ses ennemis qui ont ainsi contribué à l'ériger en modèle ou en repoussoir. Les premiers l'idéalisent et soulignent à l'envi ce qu'il comporte de générosité, de dévouement, de courage, de sacrifices et d'altruisme ; les seconds sont à la fois fascinés par son efficacité supposée (de nos jours, les responsables du Front national s'inspirent de l'exemple communiste des années 1950 ¹) et terrifiés pour la même raison par la soumission complète, l'absence d'esprit critique, l'abdication de toute personnalité que, selon

eux, il génère. Une bonne illustration de cette dernière attitude est fournie par André Breton dénonçant, en mars 1948, «l'ignoble mot "d'engagement", qui a pris cours depuis la guerre, [et] sue une servilité dont la poésie et l'art ont horreur» ².

En effet, à la différence de la plupart des autres formations, un parti communiste, et en particulier le parti français, ne se contente pas d'accueillir qui le rejoint : plus essentiellement, il cherche à faire entrer en communisme celui ou celle qui est venu au communisme. Cette nuance de taille distingue, de façon idéal-typique, l'adhésion de l'engagement. La première, à la fois condition et initiation de l'autre, a déjà été étudiée. Ainsi Georges Lavau a suggéré une typologie de ses divers cheminements en distinguant l'adhésion d'émotion (à l'occasion d'une fête, d'une manifestation ou d'une grève), l'adhésion-régularisation (par laquelle les «non-communistes formels», sympathisants actifs et fidèles, membres d'organisations de masse proches du parti, «régularisent» un jour leur situation), l'adhésion-imprégnation (qui résulte de l'hégémonie communiste sur le lieu de travail, dans une municipalité ou même une famille), l'adhésion des intellectuels constituant, selon lui, un cas particulier ³. De son côté, Jean-Paul Molinari a repéré

1. Cf. Guy Birenbaum, *Le Front national en politique*, Paris, Balland, 1992, 358 p.

2. Cité par Tony Judt, *Un passé imparfait. Les intellectuels en France (1944-1956)*, Paris, Fayard, 1992, p. 260.

3. Georges Lavau, *À quoi sert le Parti communiste français ?*, Paris, Fayard, 1981, p. 103-111.

les principales «matrices» et «pentes» d'adhésion des ouvriers communistes¹. Quant à Annie Kriegel, elle considérait que «le problème le plus captivant ... est le degré de réforme personnelle auquel incite le fait d'adhérer au communisme» et pointait trois grands «degrés» : l'adhésion politique de ceux qui conçoivent le PCF comme le parti le plus «radical» et «républicain» ; l'adhésion existentielle où le parti est «milieu de vie» et «structure d'accueil conforme aux virtualités initiales» ; enfin l'adhésion idéologique qui est, généralement, le fait des étudiants et des intellectuels².

Pour notre part, nous nous intéressons, non à ce qui amène au communisme, mais à l'apprentissage au terme duquel on devient communiste, à ce processus complexe qui fait que l'engagement communiste prend sens et donne un sens à l'existence au point de soulever les inévitables interrogations sur son éventuelle dimension religieuse, bref au comment plus qu'au pourquoi de l'engagement. Ce qui suppose de repérer ce que le PCF induit comme types d'engagement, eux-mêmes soumis à de multiples variations.

○ LES EXIGENCES DU PARTI

Conception du parti

Le parti occupe une place essentielle et fondamentale dans le phénomène communiste, ce qu'atteste la majuscule que les communistes apposent à ce mot. Le parti, c'est une conception élaborée, d'abord et avant tout, par Lénine. La publication de *Que faire ?* en 1902 signale une rupture théorique avec la II^e Internationale et avec son parti modèle, la social-démocratie allemande, et la gestation concrète d'un parti de type nouveau

qui donnera au parti bolchevik ses traits spécifiques³. Pour l'essentiel, Lénine introduit deux nouveautés principales. D'une part, le parti se définit par son projet puisque son caractère de «détachement d'avant-garde de la classe ouvrière» ne provient pas de sa composition sociale mais de sa capacité à maîtriser «la théorie révolutionnaire», à connaître «les lois de la révolution» et à avoir «conscience des intérêts du prolétariat» : en d'autres termes, l'idéologie acquiert désormais une centralité inédite. D'autre part, le parti lui-même se doit de disposer d'une puissante organisation qui, pour éviter la contamination par la société dans laquelle elle évolue, sera régie par le centralisme démocratique, doublée d'une structure clandestine et formée en son cœur de militants strictement sélectionnés, actifs et convaincus («il faut un comité de *révolutionnaires* professionnels, un comité composé de gens – ouvriers ou étudiants, peu importe ! – qui auront su faire leur éducation de révolutionnaires professionnels»⁴).

Ces principes sont étendus à toutes les sections de l'Internationale communiste durant la bolchévisation initiée à partir de 1924 et qui «se traduit par une révolution en matière d'organisation»⁵. La stalinisation, qui suit peu après, signifie quant à elle la victoire d'un léninisme codifié par Staline et érigé en orthodoxie,

3. Lénine, «Que faire ?», dans *Œuvres choisies*. Moscou, Éditions en langues étrangères, 1948, p. 173-323. Sur la social-démocratie allemande comme parti modèle, cf., notamment, Annie Kriegel, «Le parti-modèle : la social-démocratie allemande et la II^e Internationale», dans *Le pain et les roses*, Paris, UGE, (coll. «10-18»), rééd. 1973, p. 247-276 et, plus récemment, Jacques-Pierre Goujeon, *La social-démocratie allemande (1830-1996)*, Paris, Aubier, 1996, 463 p.

4. Lénine, «Que faire ?», *op. cit.*, p. 274. Souligné dans le texte.

5. Annie Kriegel, *Les communistes français, op. cit.*, p. 192. Sur la bolchévisation, cf. deux récentes études fondées sur l'exploitation des archives de Moscou : Jeremy Agnew, Kevin Mac Dermott, *The Comintern : a History of International Communism from Lenin to Stalin*, Basingstoke, Macmillan, 1996, 304 p. ; Mikhail Narinsky, Jürgen Rojahn, *Centre and Periphery. The History of the Comintern in the Light of New Documents*, Amsterdam, International Institute of Social History, 1996, 267 p.

1. Jean-Paul Molinari, *Les ouvriers communistes*, Thonon, L'albaron, 1991, 367 p.

2. Annie Kriegel, *Les communistes français (1920-1970)*, Paris, Le Seuil, rééd. 1985, p. 169-180.

l'élimination de toutes les autres sensibilités, l'établissement d'un monolithisme, la primauté systématique des intérêts de l'URSS, enfin la prééminence ouvrière dans les organisations communistes appelées toutefois à renforcer leur caractère de masse¹.

Les contraintes du PCF

Au PCF, ces incitations, venues « du haut », soit de Moscou, ont pu parfois rencontrer des aspirations issues « du bas » de certains militants et responsables². Néanmoins, elles ont été promues, non sans résistances et crises à répétition³, grâce au contrôle pointilleux et permanent de l'Internationale, notamment par l'intermédiaire des représentants et instructeurs envoyés sur place, parmi lesquels se détache la figure essentielle de Eugen Fried⁴. Elles ont sans doute fait du PCF l'un des meilleurs laboratoires d'expérimentation en Europe occidentale de l'ensemble de ces règles de fonctionnement et d'organisation ; en particulier, au regard de sa capacité à assurer la prolétarianisation de son appareil, de son personnel et de ses dirigeants, et à faire de ces mêmes traits les signes distinctifs de sa représentation de lui-même et de son identité.

Il en résulte que, durant près de cinquante ans, en gros du début des années 1930 à la fin des années 1970, le PCF produit un système de contraintes pour ses conceptions et ses pratiques politiques qui détermine à son tour les modalités de l'engagement dans ses rangs. Être communiste suppose en effet

d'intérioriser certaines dispositions, de s'y conformer, ce qui débouche souvent sur une forme de conformisme à l'égard de l'institution. Ainsi, le PCF impose-t-il l'assimilation des quelques grands préceptes de sa vulgate idéologique, la défense à tout crin de l'organisation (ce que recouvre la formule d'« esprit de Parti »), le dévouement complet à l'Union Soviétique, le respect absolu de l'autorité suprême qu'incarne la direction du parti français et du parti soviétique, l'obéissance aux directives ou encore la sacralisation des dirigeants de l'URSS, du parti et de la classe ouvrière. De même, il est contraint d'entretenir régulièrement, par le biais de sa propagande et de ses activités, la croyance en un futur parfait, que l'URSS préfigure d'ores et déjà, où le communisme triomphera des forces du mal du capitalisme, de l'impérialisme et du fascisme. Il exige une activité importante, et par conséquent une disponibilité forte, qui se transforme en un activisme débridé du fait de ce que Daniel Gaxie a appelé « l'effet surrégénérateur », typique d'une institution totale⁵ : en effet, « une organisation de masse reposant sur le militantisme ne peut subsister que si elle fonctionne de façon continue à un rythme assez voisin de celui qu'il est nécessaire d'atteindre dans les hautes conjonctures. Accepter que le militantisme se ralentisse, c'est interrompre les satisfactions qui en sont retirées et risquer à terme de perdre des adhérents »⁶. Pour ce faire, le PCF redouble une disposition française parti-

1. Sur ces questions, cf. Henri Heldman, *Les fils du peuple de Staline à Gorbatchev*, Paris, HH, 1989, 420 p.

2. Sur ce dernier aspect, cf. Bernard Pudal, *Prendre parti. Pour une sociologie historique du communisme français*, Paris, Presses de Sciences Po, 1989, 329 p.

3. Cf. Michel Dreyfus, *PCF, crises et dissidences*, Bruxelles, Complexe, 1990, 286 p.

4. Stéphane Courtois, Annie Kriegel, *Eugen Fried. Le grand secret du PCF*, Paris, Le Seuil, 1997, 448 p.

5. Daniel Gaxie, « Économie des partis et rétribution du militantisme », *Revue française de science politique*, 27 (1), février 1977, p. 123-154. La notion d'institution totale est tirée de Erving Goffman, *Asiles. Études sur la condition sociale des malades mentaux*, Paris, Minuit, 1968, 447 p. Cf. les pages que consacre Jeanine Verdès-Leroux, à l'application de cette notion au PCF, dans *Au service du Parti*, Paris, Fayard-Minuit, 1983, p. 109-156 et les remarques de Marie-Claire Lavabre, Marc Lazar, « Au service du Parti », *Communisme*, 5, 1984, p. 138-142 et de Claude Penner, Bernard Pudal, « Écrire son autobiographie (les autobiographies d'institution, 1931-1939) », *Genèses*, 23, juin 1996, p. 53-75.

6. Daniel Gaxie, art. cité, p. 149.

culièrement marquée : il alimente sans cesse ses rapports conflictuels avec les autres forces politiques, entretenant de la sorte « une situation de *polarisation* », afin de conforter ses adeptes « dans le sentiment d'appartenance à un camp » et les mettre « dans l'alternative d'un retrait psychologiquement humiliant ou d'un renforcement de leur identification à la cause »¹.

Or le militantisme communiste a comme autre particularité de ne pas se confiner à la seule sphère d'activité politique. Car le PCF n'est pas seulement un parti, mais un parti ayant construit autour de lui un « système d'action », avec les syndicats, les organisations de masse et de multiples réseaux associatifs ou municipaux², qui dessine les contours d'une « contre-société »³. Par conséquent, les valeurs et les normes communistes s'imposent d'autant plus facilement qu'elles ne se forment pas uniquement dans l'action politique, mais aussi à travers cette multitude de lieux et de formes de l'action sociale. À l'inverse, la dynamique de ce dispositif pousse certains militants et responsables à une forme d'engagement total qui imprègne l'ensemble de leur vie sociale et peut avoir des effets jusque dans leur vie privée⁴.

Ainsi existe-t-il une langue communiste, avec ses mots clés (impérialisme, capitalisme, communisme, dictature du prolétariat, « 200 familles », « le Parti », « les sociaux », etc.), un temps communiste,

rythmé par ses propres échéances, avec, par exemple, la fête annuelle de *L'Humanité*⁵, des rites communistes, comme, par exemple, la traditionnelle assemblée de remise des cartes, une sociabilité spécifique, un mode d'être, une présentation de soi, un style de vie que le PCF, en tant qu'institution, essaye, avec plus ou moins de réussite, d'imposer, de modeler et d'homogénéiser. De même, le PCF propose-t-il un système particulier de gratifications matérielles et symboliques qui, à la fois, récompense l'engagement et y incite. Au PCF, il est mal vu, voire prohibé et sanctionné le cas échéant, de réclamer des bénéfices matériels ou des avantages professionnels : l'humilité et le désintéressement sont, au contraire, revendiqués, l'acceptation d'une tâche ne se faisant officiellement qu'à l'instigation des camarades. Pourtant, les gratifications matérielles obéissent à une hiérarchie propre, puisque, par exemple, les postes du parti sont considérés comme supérieurs aux mandats électoraux ou à la désignation éventuelle pour des portefeuilles ministériels. Ce qui témoigne de la prédominance du principe de l'incarnation (le parti incarne la classe ouvrière et la cause du communisme) sur le principe de représentation démocratique. Quant aux gratifications symboliques, elles révèlent un univers à part. La contre-société communiste dispose, en effet, de son code et de son échelle d'honneurs et de prestige : par exemple, rencontrer Staline durant son « règne » était bien plus valorisant que de serrer la main du président de la République française, tout comme recevoir une décoration soviétique était aussi important, si ce n'est plus, que de devenir chevalier de la Légion d'honneur, etc.

Pourtant, rien ne serait plus faux que de se limiter aux caractéristiques extérieures de l'engagement, telles que le PCF

1. Citations tirées de Erik Neveu, présentant Eric Hirsch, « Sacrifice for the Cause : Group Processes, Recruitment and Commitment in a Student Social Movement », *American Sociological Review*, vol. 55, 1988, p. 243-254, dans *Sociologie des mouvements sociaux*, Paris, La Découverte, 1996, p. 79-80, souligné dans le texte.

2. Sur cette notion, cf. Jacques Lagroye, *Sociologie politique*, Paris, Dalloz-Presses de Sciences Po, rééd. 1993, p. 260. L'auteur adapte aux partis politiques les analyses de Michel Crozier et Erhard Friedberg, *L'acteur et le système*. Paris, Le Seuil, rééd. 1992, 504 p.

3. Annie Kriegel, *Les communistes français*, op. cit., p. 11.

4. À ce propos, cf. les remarques générales sur les membres des partis de masse et les partis totalitaires, de Maurice Duverger, *Les partis politiques*, Paris, Le Seuil, rééd. 1981, 572 p.

5. Noëlle Gérôme, Danielle Tartakowsky, *La Fête de l'Humanité. Culture communiste, culture populaire*. Paris, Messidor/Éditions sociales, 1988, 340 p.

les donne à voir, et de croire que les communistes se contentent de se conformer et de reproduire un ensemble de qualités et d'attributs valorisés par leur parti comme un modèle idéal de militantisme et d'engagement.

O PLURALITÉ DES ENGAGEMENTS

Conjonctures et variations d'engagement

L'engagement communiste n'est pas une donnée structurelle et intemporelle. Loin de là. Il est de notoriété publique que le PCF, plus que toute autre organisation du mouvement ouvrier, est un parti passoire ayant les plus grandes difficultés à réguler les entrées et les sorties et à stabiliser le nombre de ses militants. Le mouvement des effectifs montre que flux et reflux s'enchaînent, avec les basses eaux de la fin des années 1920, la montée en puissance des années 1930, la chute de 1939-1941, la remontée de la Résistance puis la hausse prodigieuse des années de la Libération, le recul spectaculaire du début de la guerre froide, suivi d'une stabilisation jusqu'au milieu des années 1960, de l'embellie des années 1960-1970 et, enfin, d'un rapide déclin amorcé à partir de 1978¹. Ces oscillations signalent autant de séquences particulières qui peuvent, à certains égards, influencer les conditions d'adhésion et contribuer à la formation de générations².

Mais l'originalité du PCF réside vraisemblablement ailleurs : dans l'aptitude de son appareil à résister à ces aléas et à convaincre les plus engagés des militants, dans les périodes difficiles, de tenir fermes pour sauver le parti, en attendant le retour (inéluçtable ?) de hautes eaux.

1. Cf. Philippe Buton, « Les effectifs du Parti communiste français (1920-1984) », *Communisme*, 7, 1985 et « Le Parti communiste français depuis 1985. Une organisation en crise », *Communisme*, 18-19, 1988.

2. Annie Kriegel, *Les communismes français*, op. cit., chapitre 5.

Ces variations ne sont pas que numériques : les exigences de l'engagement édictées par le PCF ne sont pas identiques au long de son histoire. Il est, par exemple, des périodes de prospérité, qui correspondent toujours à l'adoption d'une stratégie de rassemblement, où la quantité d'engagés l'emporte sur la qualité de l'engagement : ainsi en va-t-il pour les années d'or de 1944 à 1946, où le PCF cultive l'espérance des lendemains qui chantent et demande peu à ses adhérents, l'important étant de faire nombre. En revanche, dans les moments de repli, le parti insiste sur la qualité au détriment de la quantité. Durant la guerre froide, Maurice Thorez ne regrette nullement les pertes et, à l'inverse, se félicite de s'être débarrassé des poids morts de la Libération. En 1949, il déclare : « Il faut veiller à la fois à la qualité et à la quantité de nos effectifs. Nous entrons dans une période où la qualité sera déterminante »³. En ce cas, le PCF exige beaucoup de ses militants. Il est à noter cependant qu'à partir du milieu des années 1960, le PCF demande moins à ses adhérents, ce qui s'inscrit dans un mouvement de fond sur lequel nous aurons l'occasion de revenir pour conclure.

Variété des pratiques

Mais les variations concernent aussi les types d'engagements. Ceux-ci sont multiples. Ils dépendent en partie des degrés d'adhésion, de l'environnement politique et social, et des niveaux de responsabilité.

Ainsi, si l'on reprend les distinctions introduites par Annie Kriegel, l'adhésion politique, l'adhésion existentielle et l'adhésion idéologique déterminent trois modes d'engagement ; le premier est marqué par la quête prioritaire de l'action politique, le deuxième davantage lié à toutes les facettes de la vie sociale alors

3. Cité par Roger Martelli, « Le PCF et la guerre froide (1947-1953) », dans Roger Bourderon et al., *Le PCF. Étapes et problèmes (1920-1972)*, Paris. Éditions sociales, 1981, p. 608.

que le dernier implique un investissement prioritaire dans la bataille des idées. En réalité, les imbrications sont nombreuses et les combinaisons infinies. Y compris chez les intellectuels. Par exemple, à propos de sa propre expérience, Jean-Pierre Vernant a expliqué : « J'ai été un stalinien sur le terrain politique, mais je n'ai pas été un stalinien sur le terrain idéologique et intellectuel »¹.

De même, l'engagement se module différemment selon les « milieux partisans »² qui recourent la construction du parti dans un éco-système donné, celui du village, des communes urbaines ou des espaces industriels, et a pu donner naissance, par exemple, au communisme du Midi rouge ou au communisme lorrain. Être hégémonique, dans les banlieues rouges, dans le bassin du Pas-de-Calais ou dans l'Allier, ou, au contraire, minoritaire dans des régions blanches, en Vendée ou en Alsace, par exemple, influe sur les modalités de l'engagement. Ainsi, l'exemple de l'engagement ouvrier, dans les bastions du PCF et de la CGT, est particulièrement intéressant. Les très nombreuses études sociologiques et historiques ont souligné les puissants liens tissés entre certains milieux professionnels (métallurgistes, sidérurgistes, dockers, mineurs, par exemple) et le communisme, l'imbrication étroite entre les sociabilités des communautés ouvrières et celles du parti, ou encore l'adéquation entre, d'un côté, les aspirations ouvrières et, de l'autre, l'offre et le style politique du PCF³. Ces temps des copains et des

camarades, aujourd'hui en voie de disparition, furent heureux pour le PCF puisqu'ils lui donnèrent une grande part de sa puissance et de son rayonnement. L'engagement ne résultait pas que d'un éventuel calcul d'intérêts, mais participait d'un processus identitaire où se mêlaient étroitement identité du groupe ouvrier et identité du parti, l'une et l'autre se nourrissant mutuellement et se renforçant continûment⁴. Cette configuration accroissait les incitations à l'engagement, accentuait les ressorts émotionnels de l'action et démultipliait les capacités de mobilisation.

Enfin, les modalités et la signification de l'engagement varient selon les niveaux de responsabilité. Trois espaces, là aussi, peuvent être esquissés. Au départ, l'*hinterland*, zone intermédiaire et labile où l'adhérent le plus motivé ou intéressé peut devenir militant, quitte – et c'est vraisemblablement le cas de figure le plus courant – à vite renoncer, pour divers motifs, professionnels, personnels, voire politiques, à cet engagement astreignant. Ensuite, se situe le cercle des militants réguliers qui ont effectué et confirmé un choix de vie, et consacrent du temps à leur activité. Enfin, commence le domaine des responsables, du secrétaire de cellule au dirigeant national, voire international, à l'époque du Komintern. Du premier niveau aux deux autres, une évolution de l'engagement se réalise progressivement, cependant que, parallèlement, s'opère le glissement du principe de « vivre pour la politique » à celui de « vivre de la politique », selon la fameuse terminologie de Max Weber⁵. En l'occurrence, « vivre de la politique » au PCF signifie devenir permanent. Un choix plus difficile à effectuer qu'il n'y paraît de prime abord, notamment pour les militants d'origine ouvrière dont de nombreux récits autobiographiques relatent les hésitations

1. Jean-Pierre Vernant, *Entre mythe et politique*, Paris, Le Seuil, 1996, p. 596.

2. Le milieu partisan désigne l'ensemble des relations consolidées entre des groupes dont les membres n'ont pas forcément pour finalité principale de participer à la construction du parti politique, quoiqu'ils y contribuent en fait par leurs activités. dans Frédéric Sawicki, *Les réseaux du parti socialiste. Sociologie d'un milieu partisan*, Paris, Belin, 1997, p. 24.

3. La bibliographie sur ce sujet est énorme. Cf. Stéphane Courtois, Marc Lazar, *Histoire du Parti communiste français*, Paris, PUF, 1995, 439 p. et Marc Lazar, « En quoi le communisme français est-il un phénomène politique ? », dans Serge Berstein, Pierre Milza (dir.), *Axes et méthodes de l'histoire politique*. Paris, PUF, 1998.

4. Cf. Marc Lazar, « Invention et désagrégation de la culture communiste », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 44, octobre-décembre 1994, p. 9-18.

5. Max Weber, *Le savant et la politique*, Paris, UGE, (coll. « 10-18 »), 1963, 186 p.

mais aussi la fierté qu'ils en retirent. Quant à la montée dans l'appareil, elle suppose, avant tout, une inculcation réussie des normes en vigueur, une obéissance complète, et une fidélité à toute épreuve. Mais pour certains, elle peut aussi offrir l'opportunité de se mouvoir dans l'institution ; ce qui suppose un travail d'apprentissage et une véritable dextérité pour décoder les directives, lire entre les lignes, anticiper les changements d'orientation qui s'annoncent, saisir des bribes de secrets, contrôler «les zones d'incertitudes» et, ce faisant, augmenter sa marge de manœuvre, voire son pouvoir¹. L'écriture des autobiographies pour l'Internationale communiste illustre à la perfection ces deux processus à l'œuvre : d'abord et avant tout, le dévouement total à l'égard de l'institution de la part de militants qui rompent la plupart de leurs liens avec le monde extérieur et, pour certains, les ajustements et les adaptations par rapport aux règles et aux usages².

S'il y eut des engagements communistes variés, il n'en reste pas moins que la signification générale de l'engagement communiste soulève la question du communisme comme religion séculière. Une question particulièrement délicate³. Il est vrai que le PCF déploie une perception religieuse de la politique, dans la mesure où il entretient un mode de

croire spécifique, en permanence référé à une tradition érigée en autorité, qui nécessite l'existence de rites ravivant la mémoire du passé et donnant sens au présent pour ceux qui les respectent, et qui impose des sacrifices à ses adeptes. Ce qui lui a longtemps permis de rassembler de manière la plus compacte possible ceux qui se reconnaissaient en lui et partageaient sa foi et, ce faisant, de se singulariser des autres partis français. En ce sens, le PCF fut, plus que tout autre parti, une grande entreprise de sens, proposant une forme de réenchantement du monde grâce à la croyance politique et aux pratiques qu'elle induisait⁴ ; d'où la difficulté extrême de sortir de l'organisation une fois qu'on y est entré : quitter le parti, «c'est rompre avec la totalité de soi-même, c'est faire en soi le vide et le désert, car le Parti remplit tout»⁵. Or, de nos jours, les religions politiques, comme les autres, connaissent des phénomènes de désaffection, d'altération de leur sens et de modifications de leurs pratiques.

Le déclin politique du PCF a entraîné le déclin des mécanismes de contraintes et d'autocontraintes. Le pouvoir incitatif de l'organisation a reculé avec l'abandon du centralisme démocratique, la fin de la discipline aveugle et la difficile et laborieuse reconnaissance du pluralisme interne. Les conflits se sont multipliés, donnant libre cours aux trois grandes attitudes possibles : la défection, la prise de parole et la loyauté⁶. Les grands sujets de croyance (par exemple, l'URSS, le rôle de la classe ouvrière, le communisme comme paradis terrestre), qui étaient au fondement de l'engagement communiste, sont entrés en crise. Le PCF n'a pas été épargné par le recul des formes d'engagement total et

1. Cf. Michel Crozier, Erhard Friedberg, *L'acteur en système*, *op. cit.*

2. Cf. Stéphane Courtois, «Dirigeants communistes et mouvement syndical», *Communisme*, 35-37, 1994, p. 5-18 ; Claude Pennetier, Bernard Pudal, «La "vérification" (l'encadrement biographique communiste dans l'entre-deux-guerres)», *Genèses*, 23, juin 1996, p. 145-163 ; «Écrire son autobiographie (les autobiographies d'institution, 1931-1939)», *Genèses*, art. cité. et «La certification scolaire communiste dans les années trente», *Politix*, 35, 1996, p. 69-88.

3. Cf., pour se limiter à trois ouvrages récents, Antonio Elorza, *La religione politica. I fondamentalismi*. Rome, Editori Riuniti, 1996, 261 p. ; François Furet, *Le passé d'une illusion. Essai sur l'idée communiste au XX^e siècle*, Paris, Calmann-Lévy, 1995, 580 p. ; Jean-Pierre Vernant, *Entre mythe et politique*, *op. cit.* Sur les problèmes posés par ce genre d'analyses, cf. Marc Lazar, «Communisme et religion», dans Stéphane Courtois, Marc Lazar, Shmuel Trigano (dir.), *Rigueur et passion. Mélanges en hommage à Annie Kriegel*, Paris, L'Âge d'Homme/Le Cerf, 1994, p. 139-173.

4. Jacqueline Mer, *Le parti de Maurice Thorez ou le bonheur communiste français*, Paris, Payot, 1977, 241 p. et, pour une approche plus générale et théorique, Philippe Braud, *L'émotion en politique*, Paris, Presses de Sciences Po, 1996, 257 p.

5. Maurice Duverger, *Les partis politiques* *op. cit.*, p. 189.

6. Cf. Albert Hirschman, *Défection et prise de parole. Théories et explications*, Paris, Fayard, rééd. 1995, 212 p.

l'affirmation d'un engagement plus individuel, plus différencié, plus circonspect, plus réfléchi, plus enclin aux transactions, moins disposé à une délégation complète de pouvoir¹. De même, les remarques de Jean-Marie Donégani sur «l'individualisation du croire» chez les catholiques, qui se traduit par la disjonction entre appartenance à l'institution, croyances et pratiques, pourraient être appliquées au parti communiste². Ce qui ne signifie d'ailleurs pas que la dimension religieuse du communisme soit condamnée à disparaître. Mais bien qu'elle se transforme. À notre époque, s'expriment des besoins de se référer à une autorité et à une tradition qui font des religions, non plus des institutions du croire, mais des «patrimoines culturels révéralés pour leur signification historique et leur fonction emblématique»³. Le PCF en subit aussi les effets qui risquent de faire de lui un vestige du passé plus qu'un acteur dynamique du présent et du futur.

1. Pascal Perrineau (dir.), *L'engagement politique, Déclin ou mutation ?*, Paris, Presses de Sciences Po, 1994, 444 p.

2. Jean-Marie Donégani, *La liberté de choisir*, Paris, Presses de Sciences Po, 1993, 485 p. et «L'individu et ses credo», *Projet*, 240, hiver 1994-1995, p. 47-55.

3. Danièle Hervieu-Léger, *La religion pour mémoire*, Paris, Le Cerf, 1993, p. 131.

À l'heure des bilans pourtant, il reste une énigme à propos de ce que fut et de ce que représenta en ce siècle l'engagement communiste. Une énigme qui tient à ce que l'entrée en communisme ne relevait pas que d'une simple décision politique et ne consistait pas en une seule action politique. Elle impliquait l'existence des individus, comme Jean Bouvier l'avait bien suggéré : «Nous investissons tous et avons investi dans l'objet PC, notre être, notre âme (voire notre vie, jadis en 1940-1944), notre *histoire personnelle*, nos *peurs*, nos *rêves*, nos *fantasmes*»⁴.

4. Jean Bouvier, «Une ou des histoires du PCF», dans Jean-Pierre Azéma, Antoine Prost, Jean-Pierre Rioux, (dir.), *Le Parti communiste français des années sombres (1938-1941)*, Paris, Le Seuil, 1986, p. 305. Souligné par l'auteur.



Marc Lazar est professeur à l'université Paris X-Nanterre et à l'IEP de Paris. Ses recherches concernent le communisme et la gauche en Europe, et la vie politique italienne. Derniers ouvrages parus : avec Patrick Moreau, Gerhard Llirscher (dir.), *Der Kommunismus in Westeuropa. Niederdang oder Mutation ? (Landsberg/Lech, Olzog, 1998)* ; avec Ivo Diamanti, *Politique à l'italienne (Paris, PUF, 1997)* ; et sous sa direction, *La gauche en Europe (Paris, PUF, 1996)*.